

Stéphanie BERREBI

Les Nuits d'une Damoiselle

« Après vous Messieurs ! »

« Collection Adulte »

VOX SCRIBA

Texte : Stéphanie BERREBI

Photographie de couverture : "Musica Nuda" / © Cédric Nöt

Modèle : Marie Gutierrez

Photographie de 4^e de couverture : © Cédric Nöt

En vertu de la loi n° 92-597 du 1er juillet 1992 portant création du code de la propriété intellectuelle, l'auteur d'une œuvre de l'esprit jouit sur cette œuvre, du seul fait de sa création, d'un droit de propriété intellectuelle exclusif et opposable à tous (1re partie, art. L.111-1). Par ailleurs, toute reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite.

Les prestataires de production ne sauraient être tenus pour responsable de quelque manière que ce soit, du contenu en général, de la portée du contenu du texte, ni de la teneur de certains propos en particulier, dans quelque ouvrage qu'ils produisent à la demande et pour le compte d'un auteur ou d'un éditeur tiers, qui en endosse la pleine et entière responsabilité.

© Publications Vox Scriba®

Première édition : novembre 2018

Place Cervantès — 09400 Banat (Tarascon-sur-Ariège)

Identifiant BnF éditeur : 0000000007802

Florence CORTÈS

www.voxscriba.com

ISBN : 978-2-490374-15-1

À mes Amours, à mes amis... à ma psy !

Avant-Propos

Année 2018, année du #metoo ou du #balancetonporc. Année où toutes les mises en garde sur l'impact négatif des réseaux sociaux ont pris sens. Année de ce qu'il m'a semblé être celle du grand n'importe quoi, où tout le monde a une opinion sur ce qu'il ne connaît pas. L'année de trop pour moi ! L'année, de cette hyperconnection au monde, où je me suis sentie plus isolée que jamais, à chercher subtilités et nuances dans un espace où il n'y en a pas. Année, de toutes les censures populaires, des pétitions à gogo contre la liberté d'expression et de création sous couvert de grandes causes et où la complexité humaine semble réduite à peau de chagrin dans les débats. On ne pense plus que l'humain « peut » être, mais « doit » être.

2018, une année où en parallèle, j'arrive au bout de plus d'un an de psychothérapie, où mon besoin compulsif d'écrire, prendre des bouts de notes par-ci, par-là sans savoir trop où aller a fini par me conduire à l'écriture de ce livre. Écrire, pour prendre la parole, amener un autre point de vue. Celui qu'on n'entend pas. Celui de la maîtresse, celui de la libertine assumée. Celui qui n'est pas exemplaire.

Je n'ai pas voulu participer aux débats en ligne, j'ai vite compris qu'il n'y avait pas de place pour l'entre-deux,

mais je les observais. Je voyais Catherine Deneuve et Brigitte Lahaie se faire écharper ! Je regardais Christine Angot dont on disait qu'elle n'avait pas à montrer la moindre émotion, même lorsqu'on touche au sujet le plus sensible qui soit pour elle. Une animatrice télé après tout... pas humaine... pas femme également violée !

Finalement, dans toutes ces palabres, ce sont encore les femmes qu'on lynche le plus. On ne fait pas avancer les choses à partir du moment où l'on considère que les femmes n'ont le droit qu'à une parole et non à des paroles !

Je suis consciente d'être responsable de mon propre rapport à la séduction. De l'arme que celle-ci représente dans une société gouvernée par les hommes. Je pense qu'en nous plaçant éternellement comme victimes du moindre regard masculin, nous continuons de préserver notre place de sexe faible. Je ne suis pas une sainte ! Je me suis sentie finalement très seule, n'ayant même plus vraiment le droit de penser, ni sur les réseaux ni dans mes cercles intimes, que cette pétition pour la « liberté d'importuner » ne disait pas que des choses fausses et qu'elle faisait sens pour moi.

Dans ce qui est devenu une grande foire tout à la fois de la guerre des sexes, du retour au puritanisme et un règlement de compte entre « people », j'étais une anonyme qui ne se retrouvait nulle part, à qui on ne

donnait pas la parole. Aujourd'hui, je la prends ! J'avais l'impression d'être face à des robots, qui avaient catégorisé le monde en deux parties : hommes = porcs, femmes = saintes. Je suis de celles qui voguent dans cette zone grise, se retrouvant dans un discours médiatiquement minimisé, celui de l'ambiguïté.

Oui, j'ai été victime, non, je ne suis pas qu'une petite chose fragile victime des hommes ! J'aime séduire et je sais en jouer quand ça m'arrange. Le sexe est devenu mon arme ! Viol, pervers narcissique, tromperies, homme marié... J'ai dans ma vie cumulé le tout, accompli le combo gagnant. Est-ce seulement de leur faute si j'ai laissé tous ces hommes entrer dans ma vie ?

Victime de viol à 18 ans, je ne l'ai admis qu'à l'aube de mes trente ans. Ce moment, sans en avoir vraiment conscience, a forcément impacté mes choix. J'ai été dans un moment de faiblesse, je n'ai plus jamais, après ça, baissé la garde. Le sexe est devenu pour moi une sorte de jeu, une guerre que je devais dominer. Je n'y ai plus mis de sentiments. J'ai ouvert la porte aux relations toxiques, j'y trouvais mon compte ! Ces histoires finissent aussi par détruire. Tous ces hommes ont leur part de responsabilité dans leur conduite, j'ai la mienne aussi. L'admettre, c'est faire un premier pas vers la désintox. Pour aller au bout de la comparaison, on sait que la cocaïne détruit, mais on en prend quand même. Est-ce la faute de la cocaïne si

elle est néfaste ou celle de la personne qui en prend ? Certains diront que s'il n'y avait plus de drogue, il n'y aurait plus de drogués. On ne peut pas éradiquer les salauds de la même manière. On peut apprendre à se désintoxiquer, admettre qu'on les nourrit par nos propres faiblesses. La première étant de se faire toujours passer après eux.

Chaque personne a sa propre histoire, et je ne peux généraliser mon expérience. J'espère que certaines personnes se retrouveront dans mes mots. Qu'elles se sentiront moins honteuses face à elles-mêmes dans leurs histoires « compliquées », dans leur viol et dans la manière dont elles l'ont surmonté. Qu'elles iront peut-être affronter leurs propres démons. J'espère que d'autres comprendront simplement qu'on ne vit pas toutes les mêmes choses. Je ne veux pas clamer à travers ces pages être seulement victime des hommes, je n'aime pas la facilité.

Une chose est certaine, par le sexe, j'ai éloigné l'amour jusqu'à ce que je vive ma dernière relation avec un homme marié. Je m'adresse à lui à travers ce livre parce que cette histoire, passionnelle et déchirante, est celle qui m'a réveillée de ma léthargie et fait prendre mes responsabilités sur mes choix de vie. Il m'a forcée à faire tomber le masque de cynisme qui me recouvrait le visage, il a coupé les barbelés encerclant mon cœur. Il a

impulsé en moi l'envie d'aimer et surtout être aimée à nouveau. Et aujourd'hui, d'aimer en plein jour. De tourner la page de ma vie cachée. J'en étais la seule responsable, en ne me soignant pas, en ne me protégeant pas vraiment, en ne m'écoutant pas.

J'écris aussi ces lignes aujourd'hui parce que le liant de toutes ces relations, c'est la solitude dans laquelle elles nous plongent. On se sent seules et sales. On ne rentre pas dans les détails avec nos proches, parce qu'ils n'ont pas très envie d'écouter ces histoires-là. On a honte de l'image que cela donne de nous alors on joue les fiers. Car même avant l'avènement des réseaux sociaux, entretenir une relation avec un homme avec qui on n'est pas vraiment en couple est un sujet dont beaucoup ne voulaient pas entendre parler. Les opinions ont toujours été très tranchées sur tout ce qui sort des cadres. Particulièrement dans le sexe.

Lorsqu'on aime un homme marié, les réactions sont très vite épidermiques, tranchantes et sans appel : c'est un salaud ou c'est une putain. Rares sont les demi-mesures chez ceux qui ne l'ont jamais vécu et qui ne semblent pas considérer le moindre sentiment amoureux possible. Ont-ils déjà dans leur propre vie écouté leur cœur ? Trop compliqué. Ils ont peur qu'on menace leur propre couple, leur propre équilibre ; peur d'infecter leur

vie avec nos maladies honteuses. Pourtant, ça n'est pas le but de menacer des couples ou les détruire.

La sexualité féminine est une arme puissante, mais je réalise seulement aujourd'hui que l'amour n'est pas une guerre. J'ai compris, à un moment de ma vie, qu'il faut savoir se regarder dans le miroir et se demander pourquoi on répète ces schémas de vie cachée qui nous déchirent autant qu'ils nous animent. Pourquoi cachée et pas intime ? Qui est vraiment fautif ? Qui est responsable ? Sans doute, un peu les deux... C'est bien là toute la complexité humaine !

Je commence par la fin : ma rupture avec l'homme marié. Je livre le parcours d'une fille des années 80, ni sainte, ni pute, ni soumise ! Une fragile libertine...

L'indifférence

Un an ! Cela fait un an que je ne t'ai pas vu, que tu m'as « ghostée » comme on dit, bloquée des réseaux... sortie de ta vie. Un an que je n'existe plus d'aucune manière dans ta vie. Un an et demi que tu m'as quittée. Pas un jour ne se passe sans que je ne pense à toi...

Je ne pleure plus, presque plus. Des fois, c'est trop fort, ton souvenir est là. Je me rappelle avoir goûté au bonheur, à la passion, à l'Amour. Celui que je découvrais pour la première fois, celui qui te prend aux tripes et te fait perdre la raison. L'Amour avec un grand A ! Celui qui ne s'estompe pas au fil du temps, malgré ton absence, malgré le mal qu'on se faisait à s'aimer. La passion dévorante.

Comme j'aurais voulu te détester. Mais encore aujourd'hui, je ne peux pas penser du mal de toi, je ne veux pas trahir notre histoire. Tu m'as trop apporté, tu m'as sortie du gouffre avec tout cet amour que tu m'as donné quand je ne m'aimais pas, quand je n'avais plus aucune confiance en moi. Tu ne veux plus me voir, alors je disparaissais. Pendant cette dernière année, je mourrais de peur, je faisais demi-tour, le cœur battant, quand je savais que je pouvais potentiellement te croiser quelque part. La crainte de voir de la haine dans ton regard, ou pire encore : l'indifférence. La crainte d'être simplement une

étrangère pour toi. Quand j'étais enfant, j'adorais cette chanson de Goldman qui résonne aujourd'hui souvent dans ma tête : « *Tout mais pas l'indifférence, tout mais pas le temps qui meurt, et les jours qui se ressemblent, sans saveur et sans couleur* ».

Qu'il est dur de ne plus croiser ton regard plein d'amour, de ne plus exister à tes yeux. Penses-tu encore à moi ? Éprouves-tu parfois cette petite douleur qui traverse l'âme ? Sens-tu, comme moi, ce vide envahissant ? Que susciterait en toi le simple fait de me croiser ?

Amoureuse

Cent fois, mille fois... Combien de fois ai-je écouté « *Amoureuse* » de Véronique Sanson quand tu m'as quittée... Cette chanson qui dit si simplement, mais si justement : « *Mais quand je prends sa tête entre mes mains, je vous jure que j'ai du chagrin.* » Je l'écoutais et me laissais envahir par ce souvenir de nous. Cette image précise où à la fin de nos déjeuners, je me levais pour te retrouver assis de l'autre côté de la table, et serrer fort ta tête contre ma poitrine. Ce petit geste plein de tendresse qui faisait partie de notre routine. Je me rappelais ce sentiment confus, qui m'a envahie pendant nos trois années ensemble, décrit ici en quelques mots. Ce sentiment aussi chaleureux que douloureux. Notre relation était quasi quotidienne. Tu étais au centre de ma vie, j'étais en périphérie de la tienne. Tu étais l'homme de ma vie, j'étais ta crise de la quarantaine. Tu étais mon mec, j'étais ta maîtresse. J'en avais conscience. Tu me donnais tout ton temps libre, mais ça n'était pas encore assez. J'étais trop souvent seule la nuit pour oublier ma place dans ta vie.

L'amour est un peu stupide, candide, il n'est pas vengeur, il comprend. Je comprends ton choix, son choix de me quitter salement et disparaître. Je ne voulais pas détruire une famille, je te suppliais de me quitter avant,

de me laisser partir. Avant que notre rupture ne soit son choix à elle et d'avoir à jeter de la boue sur le beau chemin que nous avons parcouru ensemble.

Les disputes ponctuaient notre relation. Peut-être une fois par mois, pour au fil du temps, devenir quotidiennes, oppressantes, étouffantes. Tu vacillais, tu ne voulais surtout pas quitter tes enfants, mais tu n'arrivais pas non plus à me laisser. Tu revenais à chaque fois que j'essayais de mettre un terme à notre relation et toujours quelques jours après chaque rupture. Tu m'écrivais, me disais que tu étais trop mal, que tu voulais qu'on se voie « en amis » car je te manquais trop. Je te laissais revenir, parce que je t'aimais trop et que je n'étais pas capable de penser à qui que ce soit d'autre, et certainement pas à moi.

Le bulletin de santé

J'ai porté pendant trois années le poids de ta culpabilité, de tes mensonges. Je voulais que tu me quittes et que cela se passe bien, que notre amitié d'avant puisse reprendre un jour son cours. Je voulais que nous gardions cette relation comme un « *beau roman, une belle histoire* ». Rester maîtres de notre liaison. Nous en avons choisi le début, nous aurions pu en choisir la fin... une belle fin.

Mais cet amour était passionnel et c'était sans compter ta lâcheté. Comme beaucoup d'hommes adultères, tu pensais pouvoir t'en sortir, vivre dans ce mensonge que tu avais entretenu, non sans peine, pendant trois ans, et que jamais elle ne le découvre. Tu étais père d'un côté, homme de l'autre. Avec deux femmes, rien que pour toi, tu avais le pack complet : le mariage, les gosses et une vie sexuelle épanouie. Tu avais quarante-cinq ans chez toi et vingt-cinq ans chez moi... Tu étais de nouveau au centre de la vie d'une femme, autrement que par ton rôle de père. C'était flatteur !

Le jour où elle est tombée sur un de mes messages, nous savions que nous étions arrivés au bout de notre relation. Nous nous étouffions, nous n'arrivions plus à être heureux dans cette situation. Les cadres devenaient trop étroits. Nous n'arrivions pas à nous

arrêter pour autant. Maudit attachement ! Nous trouvions toujours une excuse, comme les vacances scolaires où ta famille partirait, nous permettant de passer quelques nuits ensemble... Nous faisons tout pour reculer la date d'expiration. Ton acte manqué, toi qui avais été si prudent pendant trois ans, de laisser ton téléphone déverrouillé, était sûrement, finalement, la seule manière de s'en sortir. La plus moche, mais la seule issue possible. J'avais tant essayé de rompre avec toi, sans me tenir à ma décision, que tu ne prenais plus mes « crises » au sérieux. Je voulais rompre, mais tu ne m'écoutais plus. Nous étions faibles. Tu étais celui qui n'a jamais été capable de prendre la décision, tu as laissé ta femme décider pour toi. Comment oublier ce dimanche matin où, par messagerie instantanée, tu m'as annoncé qu'elle savait, que tu ne savais pas si tu verrais encore tes enfants ? Tu ne savais pas ce qu'elle allait décider. Pour toi. Pour vous. Pour nous. Pour moi. Tu m'appelais encore chatonne, tu ne savais pas ce qui allait se passer. Quelque part, j'imagine que tu te disais : « *Ce sera l'une ou l'autre* ». Tu m'avais assuré que tu viendrais me voir dans les jours qui suivaient pour clarifier la situation. Tu n'es jamais venu...

J'étais faible. J'avais peur de continuer sans toi, peur du manque, peur de me détester à nouveau. Je craignais de me détruire sans toi auprès de moi. Toi qui après tant d'années dans le noir me faisais me sentir un

peu plus belle chaque jour. Je pesais 80 kilos au début de notre histoire, j'en pesais 52 à la fin. Lorsque les gens me demandaient comment j'avais fait pour perdre tant de poids en moins d'un an, je répondais par ces paroles de Brassens dans « *Le Bulletin de santé* » : « *Si j'ai vaincu les gros, les joufflus, les obèses, c'est que je baise, que je baise, que je baise* ». J'étais heureuse et naturellement, mon corps avait suivi. Je sais que l'arrêt de la pilule y avait contribué. J'avais naturellement perdu 25 kilos en neuf mois, sans autre régime que celui d'être amoureuse.

J'étais surtout heureuse de me sentir enfin utile. Je trompais ton ennui et ta lassitude. Tu avais besoin d'une confidente et d'une forme d'amour que tu ne recevais plus chez toi. Tu m'as obligée à accepter qu'on pouvait m'aimer, que j'étais une belle personne. Une belle personne ! Tu étais le miroir d'une âme qui n'osait plus, depuis longtemps, se regarder.

Un couple normal

J'ai été une proie facile. Je ne t'en veux pas et je ne m'en veux pas non plus. J'écoute souvent les chansons de femmes qui parlent de ces histoires « extraconjugales » et particulièrement « *Un couple normal* » de Jeanne Cherhal, qui démarre ainsi : « *T'es amoureuse de lui et lui de toi tu en es sûre, trop de choses te le prouvent et tu sens bien qu'il est mordu...* »

Pour moi, l'amour ne se prouve pas, il se vit ! Je ne récoltais pas les preuves pour me conforter. Nous étions amis depuis bien des années, et nous nous aimions déjà énormément en tant que tels. Les, trop rares, chansons actuelles de femmes abordant ce sujet, sont toujours sur le ton de la rancœur. Elles remettent toujours en avant les promesses non tenues : la femme qui attend, l'homme qui manipule, qui la prend pour une conne... elle qui une fois « libérée » se dit... qu'il ne l'a jamais aimée. Je trouve ça triste. Tu ne m'as pas dupée. On s'est fait piéger ! Je retrouve forcément un peu de nous dans ces portraits, dans ces clichés, dans la manière dont ça s'est fini. Mais l'amour était bien là !

Quelques mois après notre rupture, il y a tout juste un an, j'ai eu un besoin inconscient de me « venger », sans doute pour que mon esprit accepte enfin de te laisser partir. Ce coup d'éclat m'a été nécessaire pour

reprendre le contrôle de ma vie. Je répondais peut-être au cliché de la maîtresse en colère, mais c'était normal que je sois en colère. Il m'avait fallu six mois pour l'exprimer, mais je devais le faire.

Je n'ai jamais été la maîtresse de « l'ultimatum », celle qui te menace, celle qui t'intime de quitter ta femme sous peine de débarquer chez toi. J'en étais incapable. Je ne voulais heurter personne. Impuissante aussi d'exister, inapte à m'imposer dans ta vie au-delà des murs de mon appartement. C'était vrai durant notre relation, ça a été vrai après. J'ai dû en passer par là... comme une obligation vitale.

Je bois

Je comprends aujourd'hui pourquoi, à la fin de notre histoire, je l'ai visée elle, pour mieux t'atteindre. Ce geste n'était pas prémédité. Me retrouver toute seule au même endroit que vous m'a fait vriller. Je n'avais personne pour me raisonner ce soir-là, je n'ai pas cherché d'amis, ni même de connaissances dans cette salle de concert pour oublier votre présence. Vous aviez décidé de sauver votre couple, elle te suivait, évidemment, dans chacune de tes sorties. Nous fréquentions les mêmes lieux et il fallait bien que nous finissions par nous retrouver tous les trois à un moment au même endroit. Jusque-là, lorsque je savais que vous pouviez potentiellement être dans les parages, je demandais à une amie de m'accompagner pour éviter un esclandre, me retenir au cas où... me faire penser à autre chose. Ce soir-là, je me doutais que vous seriez là et j'avais quand même décidé de sortir seule. La confrontation était nécessaire !

J'ai lâché la bête. Je n'étais pas vraiment moi-même pour faire ce que j'ai fait. C'est mon instinct de survie qui m'a guidée. J'ai bu, comme je n'avais jamais bu de ma vie, enchaînant, seule, accoudée au comptoir du bar, les verres de rhum-coca, demandant au barman, qui s'exécutait, de charger en rhum chaque verre. J'en ai bu

douze en moins de deux heures, d'après mon relevé de CB que j'ai découvert le lendemain. « *Je bois, sans y prendre plaisir, pour être saoul, pour ne plus voir ma gueule* ».

Ce comptoir, je m'y étais installée par confort. Ce n'est qu'en me retournant que je me suis aperçue que je n'étais qu'à quelques mètres derrière vous. Cela m'a foudroyée, j'étais monopolisée sur place, incapable de bouger. Aujourd'hui, je sais que je suis restée parce que je voulais m'imposer, pas tant dans ta vie, que d'agir enfin pour moi. L'auto-défense, un sport que je pratiquais pour la première fois. Si vous ne vouliez pas me voir, c'était à vous de partir de là, pas à moi ! Je n'étais pas là parce que je vous suivais, j'étais là pour assister au concert d'une artiste que j'aime. J'avais le droit d'être là et de me poser sur ce bar, d'où je voyais mieux la scène et où je pouvais respirer, du haut de mes moins d'un mètre soixante dans cette salle bondée. Je venais d'être écrasée, humiliée par toi, j'avais le droit de respirer. Tu étais le dernier d'une longue lignée d'hommes que j'avais laissés m'envahir et me détruire. J'ai appris à tes dépens, à me défendre. Mais ça, je ne le savais pas encore...

Nous avons rompu depuis plus de six mois et nous vivons encore dans la pire des dualités. Pendant ces longs mois, nous tentions « officiellement » de conserver, par mail, sûrement surveillés, notre relation

« professionnelle », autour d'échanges laconiques. Nous nous croisions, parfois, à cause de nos boulots respectifs qui nous ramenaient toujours l'un à l'autre. Nous nous disions bonjour de loin comme de vagues connaissances. L'histoire avait été simplement effacée. Nous devions faire comme si elle n'avait jamais été. Nous étions deux inconnus... après dix ans d'amitié et trois ans d'amour...